[Henri Plard, La sainteté du roi - suite]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb016_f0202
SourceBoite_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. [rayé : R. Législation ... ?]
LangueFrançais
TypeFicheLecture
RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par équipe FFL Notice créée le 18/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Foucault-fiches/items/show/15613?context=pdf

comédiens ambulants, mais bien d'exposer une parabole, un fait de portée générale et allégorique : « le Meurtre de la Majesté », représenté en la personne de Charles Ier et de ses adversaires. Les deux titres sont, me semble-t-il, une preuve suffisante que le « Trauerspiel » tel que le crée Gryphius est une pièce d'idées où le conflit théorique et l'exposé dialectique des thèses adverses a bien plus d'importance que le dessin des personnages ou la conduite de l'action, qui parfois s'interrompt ou n'avance que languissamment : Gryphius procède de sa conception du problème à l'incarnation de celui-ci dans des figures qui demeurent, malgré tout, secondaires : ses tragédies sont des *Problemstücke* et des *Tendenzstücke*. Celles des Jésuites, dont les intentions étaient avant tout pédagogiques et apologétiques, ne l'étaient pas moins. L'esprit dans lequel Simon traite le récit de Cedrenus et Zonaras résulte de l'argument, qui commence par la phrase suivante : « Leo Armenus, Orientis Imperator Sacrarum Imaginum hostis acerrimus, cum diu multumque rem Catholicam vexasset, tandem impietatis poenas persolvit » etc. « Impietas punita » : le meurtre de Léon par les amis de Michel Balbus est légitime, s'agissant d'un tyran, d'un impie, d'un ennemi des Images saintes et de la *res Catholica*. Il y a de tout dans sa pièce, des discussions morales, de l'histoire (la querelle des images, résumée en quelques personnages symboliques), du spectacle, des danses, des intermèdes musicaux, beaucoup de monologues traînants, mais la tendance générale, sous ce foisonnement scénique, n'en est pas moins claire : la chute du tyran. Dès la première scène, Papias démontre que la Vérité est au-dessus des rois :

« *Quod lubet, raro licet.*
Haec fixa ducibus meta : Lex, Ratio, Deus.
His obsequentes laeta regnorum salus :
His dissidentes certa pernicies pede
Non claudicanti sequitur. Obsequium suis
Non servitutem Rector a populis petat... »,

etc. : en d'autres termes : l'ordre naturel des choses, la Loi, la Raison et la Religion mettent des bornes au pouvoir royal; le souverain ne saurait les dépasser sans encourir un juste châtiment; Simon distingue l'*obsequium* (légitime) de la *servitus* (illégitime). Papias insiste encore sur les devoirs du règne : régner, c'est faire que chaque sujet puisse jouir en paix de sa condition, « sorte quisque sit felix sua. Haec rege major Veritas, Regem docet... Veritas regem regit ». A quoi le représentant de l'absolutisme, Sabatius, fils du Tyran, rétorque : « Rex veritatem ». Il ne fait pas de doute que Simon ait mis dans la bouche de Papias (qui sauvera Michel Balbus) ce qu'il tient pour la vérité, dans celle de Sabatius (qui sera d'ailleurs exilé à la fin de la tragédie) l'orgueil, l'*hybris* dont procède la chute du Souverain. Léon est défini par l'ombre du patriarche Tarasius comme « Truculentus, audax, saevus, immanis leo » : ce jeu de mot sur son nom revient avec plus ou moins d'opportunité tout au long de la pièce. Le meurtre de Léon est clairement désigné comme une réponse de Dieu à ses persécutions contre les croyants : « Dilecta Coelo turba, divinum genus, Cultrix honesti, caede numerosa perit »..., dit encore l'ombre de Tarasius; Michel est « coeli flagellum ». Le

problème du tyrannicide est posé et résolu en quelques mots : Michel Balbus, condamné à mort, incite à la révolte les gardes que Léon a trouvés dormant et qu'il a juré de faire périr avec son adversaire; un soldat hésite, Michel apaise ses scrupules :

« *Mil. 1 : Sed data prohibet fides*
Regem ferire.
Bal. Non ubi laesit fidem
Prior ipse »,

et c'est assez pour que le soldat s'écrie : « Pereat tyrannus ». Selon Papias, un monstre comme Léon, « cujus haud unquam vacat cruore dextra », n'est pas un roi, mais la mort de l'Empire, la ruine des nobles, la peste de la plèbe, en un mot l'image même de l'Enfer. Le Jésuite dénie au Tyran le nom et la qualité de roi, même s'il règne légitimement, s'il n'est, pour reprendre la terminologie de Schönborn, que *tyrannus exercitio*. Le titre de Léon n'est pas mis en question, mais bien son droit à l'exercer. Le dilemme : ou roi, ou tyran, ne laisse pas de place au trinôme de Gryphius et de Schönborn : roi-tyran *exercitio*-tyran *absque titulo*. Le meurtre est défini comme « justa Coeli poena.... aequam crimini exacto vicem ». Aucun doute sur ce point : la fin de Léon est représentée comme méritée, édifiante, avertissement aux Tyrans en général, et en particulier aux ennemis de la vraie foi. Aucune trace, dans le Léon de Simon, de la sainteté royale : c'est le tyran-archétype, l'Hérode éternel, le Maxence ou le Dioclétien des pièces jésuites : cruel, sanguinaire, méfiant (« timere cunctos, cuncta quem timent, debet » : le Tyran doit se méfier de tous), soupçonnant même les innocents : « Etiam innocentes rebus in dubiis time », prêt à faire exécuter, sur le soupçon d'un songe, des foules entières — « feriantur omnes », abattant à la ronde tous les Michels qu'il peut atteindre, passant de l'extrême méfiance à l'extrême assurance en un clin d'œil, agité d'une activité démoniaque et finalement vaine, démesuré dans ses prétentions et vantard : il se dit « rector orbis » et défie ainsi Dieu lui-même. Joseph Simon a donné un rôle important à son repoussoir, le fils et successeur de Michel Balbus, Théophilus, type de l'adolescent pieux non moins qu'héroïque, dévot adorateur des images : il rend ses devoirs (sur scène) à une image de la Sainte Vierge : « promit Imaginem Beatae Virginis eamque osculatur », au défi des ordres de l'Empereur iconoclaste et à la fureur de Sabatius, digne fils de son père. Balbus dit dans son premier monologue : « Meditor immensum decus. Caesum Tyrannum : dirutum populis jugum... », se présente comme « defensor soli, coeli minister », instrument des vengeances divines :

« *Me, me nefasti vindicem capitis Deus*
Designat ultro. Moveor, impellor, trahor. »

Dans l'intermède édifiant où Alexandre fait roi le modeste Abdolonyme, le tyran est défini, très classiquement, comme le souverain qui se laisse aveugler par le faux éclat de la grandeur terrestre, et oublie ainsi la triple borne de la Loi, de la Raison et de Dieu dont parlait la première scène : « Sceptro

BnF MSS

Réservé à l'usage privé - Loi n° 57.298 du 11.3.1957

Fichie

Fichie